

MADEMOISELLE PULCHÉRIE

Oui, je l'avoue, le cœur me battait un peu, quand, par un beau soir de mai, je me présentai à la porte de M. Célestin. Car après tout, un maire est toujours un maire ; et cette Mlle Pulchérie, l'unique entretien des commères de l'endroit, j'allais donc la voir, là, devant moi ! — Brrr !...

Justement, mademoiselle était au piano ; des rou-lades langoureuses m'arrivaient pas bouffées à travers les persiennes closes ; on eût dit les derniers trilles d'un rossignol qu'on étrangle !

Je sonne : le piano se tait, mon cœur se débat folle-ment dans ma poitrine ; la porte s'ouvre :

— Ah ! tiens, tiens, mon jeune ami ; bien aimable de venir nous faire visite ; me dit le brave M. Céles-tin, en me tapant sur l'épaule. Mais passez donc au salon, sacrebleu !

Et unissant l'exemple au précepte, il entre le pre-mier et s'assoit sans façon.

— Et puis, tout le monde est bien à la maison ! Avez-vous des nouvelles de votre famille ?

Pendant ce temps, debout à quelques pas, froide et digne, rigide comme une matrone romaine, Mlle Pul-chérie attendait !...

Elle attendait que son vénéré père fit les présenta-tions d'usage.

— Et votre frère, comment trouve-t-il la " busi-ness ? " Les temps sont-ils bien " dull " ?

Une petite toux sec retentit : Hum ! hum !

— Vous ennuyez-vous beaucoup du pays ? Quand comptez-vous retourner ?

— Mais papa ! dit enfin une voix impatientée.

— Ah ! sacrebleu ! J'oubliais, M. Henri, ma fille Pulchérie !

Ces simples mots avaient-ils mis en mouvement un ressort électrique ? Voilà que des hauteurs où elle planait, la tête de Mlle Pulchérie s'abaisse presque jusqu'à terre ; son long corps, fait en perpendiculaire, se transforme soudain en angle aigu ; et jaillissant en bissectrice, une main fanée, jaune, ratatinée, se dirige vers moi, tandis qu'un bourdonnement éraillé m'agace les oreilles.

Si profonde était la révérence et si longue la ha-rangue, que j'étais à bout de ressources depuis long-temps, lorsqu'enfin le susurrement cessa, et la tête regagna ses hauteurs familières.

On s'assit.

La grave affaire, me direz-vous : s'asseoir. Mais tout le monde s'assoit, au moins vingt fois par jour ! Sans compter ceux qui passent leurs journées assis : c'est que vous n'avez jamais vu s'asseoir Mlle Pulchérie. Oh ! c'était toute une besogne !

Il lui fallait d'abord veiller au maintien de sa dignité, à la conservation de sa raideur ; puis il lui fal-lait saisir élégamment sa jupe et la replier sur ses ge-noux, pour ne pas trop froisser le beau jupon blanc, pour ne pas chiffonner les jolies dentelles, pour ne pas déranger les gentils rubans.

Et songez que, pendant tout ce temps, le cou de Mlle Pulchérie, emprisonné dans son faux-col monu-mental, l'empêchait de surveiller la manœuvre ! Enfin, il lui fallait choisir une position distinguée pour les mains, une position élégante pour les pieds, donner aux manches bouffantes une forme arrondie, comme un jambon de Pâques ; remettre en ordre les falbalas folichons... et Mlle Pulchérie était assise.

La conversation s'engagea.

Sur quoi ?

Il ne faut pas connaître M. Célestin pour me faire une pareille question !

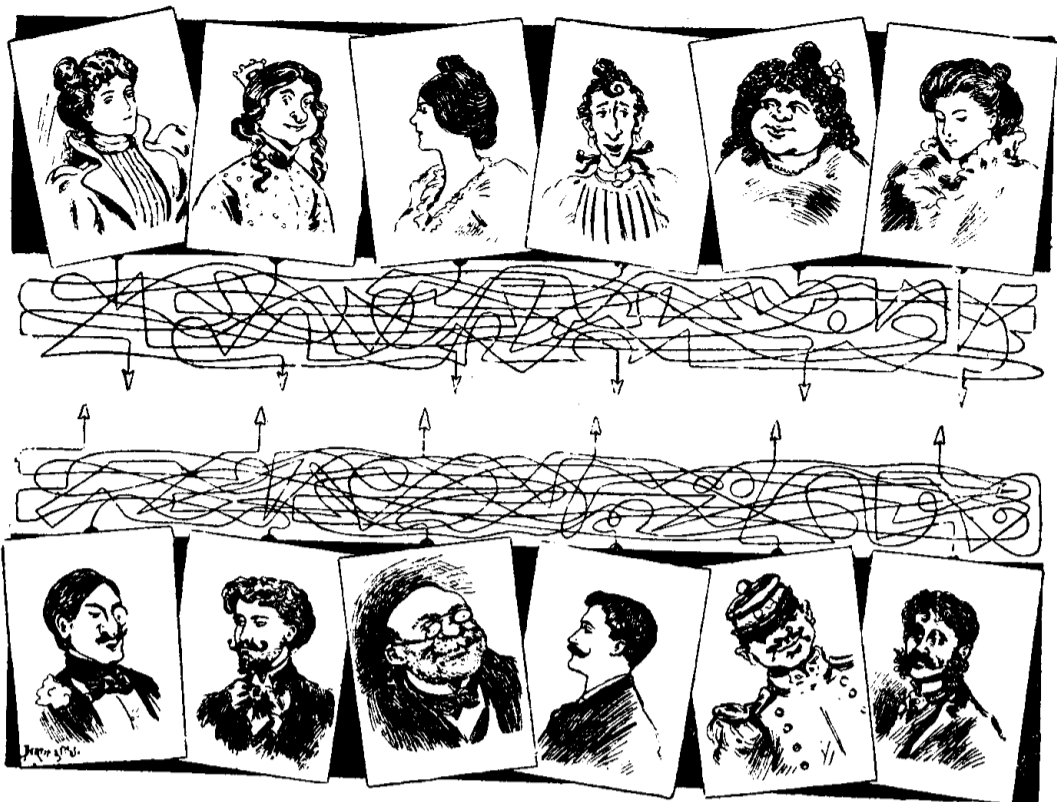
Eh ! sur la politique, parbleu ! En cinq minutes, je sus que M. Célestin était conservateur au Canada, dé-mocrate aux Etats-Unis, et surtout grand admirateur de Bryan, l'ami du peuple, l'homme aux larges idées, l'orateur incomparable, le dieu du dix-neuvième siècle.

— Tenez, s'écria le brave homme, écoutez-moi ça un peu !

Et, tirant un journal de sa poche, il entama la lec-ture d'un des principaux discours du chef argentiste.

M. Célestin savait sans doute qu'on doit lire comme on parle : il lisait aussi mal qu'il parlait.

LA GRANDE LOTERIE



Voici une petite distraction que nous publions pour permettre aux jeunes filles et aux jeunes gens de trouver une réponse à cette question palpitante : Comment sera la personne que j'épouserai ?

Pour le savoir, il suffit de choisir, parmi les têtes qui figurent dans le dessin, celle qui représente la per-sonne qui paraît le mieux nous convenir. Ceci fait, l'on part de l'extrémité de la flèche qui se trouve devant de la personne qu'on épousera en réalité.

De cette façon, chacun sera fixé sur l'extérieur de celui ou de celle qui partagera son existence. Le sys-tème est infaillible, paraît-il.

Heureusement, ce ne fut pas long ; car trouvant peut-être que cela prenait plus de temps à écouter à deux, il laissa dégénérer sa lecture en bredouillement, et la continua enfin à voix basse.

Nous étions donc là, seul à seul—le bonhomme lisait,—graves, silencieux !

Terrible tête à tête !

Je regardai autour de moi : tout invitait à l'amour ; sur le piano un groupe de Cupidons moqueurs, se bousculant, se poursuivant, riant, se dandinant ; plus loin, un beau tableau : première lettre d'amour ; là-bas, c'était les baisers enfiévrés d'un amant partant pour la guerre.

Que se passa-t-il alors, dans nos jeunes cœurs ?— Dans le sien, Dieu seul le sait : dans le mien... Je ne m'en souviens pas.

Le silence devenait embarrassant.

— Mademoiselle, lui dis-je, n'est-ce pas que nous avons un temps superbe ?

— Magnifique, monsieur.

Nouveau silence.

Soudain un bruit rauque, étrange, vint frapper mon oreille : c'était le nez de monsieur le maire qui enton-nait son hymne de la nuit !

Mlle Pulchérie était devenue rêveuse :

— Monsieur, vous ennuyez-vous beaucoup de votre pays ?

— Dame ! un peu, vous comprenez !

— Vous devez trouver beaucoup de différence entre les jeunes filles de par ici, et celles de Montréal ?

— Si j'en ai trouvé jusqu'à ce jour, croyez bien que je n'en vois aucune ce soir !

Dieu me pardonne cet affreux mensonge ! Mlle Pulchérie était devenue plus rêveuse encore ; et c'était un spectacle saisissant que cette rêverie de jeune fille bercée par les accords du nez paternel.

— Monsieur, commença-t-elle d'une voix élégiaque, quand vous serez au milieu de votre famille, aurez-vous quelquefois un souvenir pour vos amis de par ici ? Songez-vous que votre départ va faire un vide im-mense dans notre ville ?

Mlle Pulchérie se recueillit... moi, je commençais à m'ennuyer.

— Vous le savez sans doute, il y a des âmes à qui il suffit d'un seul soir, pour entrevoir le bonheur ; et qui une fois ce bonheur entrevu, ne se consolent jamais de sa perte.

Elle s'animait, Mlle Pulchérie !

— Oui, vous avez passé comme un météore ; et ce-pendant, il se peut que vous ayez causé des blessures profondes, il se peut que votre départ soit pour cer-tains cœurs le coup fatal dont ils ne guériront jamais.

J'eus peur ; et, l'interrompant brusquement : — Mademoiselle, jamais je n'oublierai mon séjour dans cette ville, et parmi les bons souvenirs que j'en rapporte, le plus profond comme le plus doux est ce-lui de ma veillée de ce soir !

Elle eut un gros soupir.

— Oh ! si c'était vrai !

Elle était fille à le croire.

— Et maintenant, auriez-vous la bonté de me faire un peu de musique ?

Mlle Pulchérie se leva, toujours raide, toujours digne. Pendant quelque temps, ses doigts prirent leurs ébats sur le clavier, puis elle entonna

Mignon sur la rive étrangère.

Les premiers mots eurent un succès prodigieux. Monsieur le maire bondit de son siège, l'œil hagard, effaré, puis se rassit souriant... il avait compris. Mais ce fut le peuple mouche endormi au plafond qui eut une peur atroce.

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce vacarme ? se demandaient les plus jeunes. Pourquoi ces cris, ces hurlements ? Mlle Pulchérie est-elle malade, pour se lamenter ainsi ? Monsieur le maire est-il mort ? Le feu est-il à la maison ? Sauvons-nous.

— Taisez-vous donc, jeunes pimbèches, dit une vieille bonne femme de mouche, vous n'entendez rien aux beaux-arts ! C'est Mlle Pulchérie qui chante Mignon.

Et de fait, c'était Mlle Pulchérie qui chantait Mi-gnon.

Moi, qui m'étais si souvent demandé quel duo pou-vaient bien chanter nos matous quand ils luttent pour l'empire d'une gouttière, avec leurs éclats de voix si